

FENÊTRES SUR LA TRADUCTION

SOPHIE EHRSAM

Comment transposer à l'écran le travail du traducteur, son rapport aux langues ? *Traduire*, le nouveau film de Nurith Aviv (le troisième qu'elle a réalisé autour de la langue hébraïque), se propose de répondre à cette question sous la forme d'un documentaire.

Le spectateur découvre dix traducteurs de l'hébreu et leur approche de la traduction. Tous sont filmés sur leur lieu de travail, de la même façon. Leur silhouette apparaît progressivement à mesure que le jour entre dans la pièce, métaphore possible du travail de traduction qui met en lumière ce qui, pour d'autres, est obscur. D'aucuns y verraient peut-être des échos bibliques (« Il y eut un soir, il y eut un matin. », Genèse). Toutefois, la langue hébraïque est ici présentée sous ses différentes facettes, et non uniquement comme une langue sacrée ; des textes sont montrés à l'écran et lus à haute voix, poèmes antiques, mais aussi textes contemporains.

Le film commence avec l'image d'une île et la narration d'une légende : celle de la Septante. Le roi Ptolémée aurait demandé à soixante-douze traducteurs de traduire la Bible de l'hébreu en grec ; tous se seraient mis au travail, isolément, sur l'île de Pharos, et leur travail, inspiré par Dieu, se serait révélé identique. La traduction serait-elle donc un miracle ? La narratrice (ici, la réalisatrice) rappelle que l'achèvement de la traduction de la Bible en grec a parfois été perçue comme un jour funeste et que, d'une façon plus générale, une traduction peut accompagner le texte original mais non le remplacer.

L'île qui paraît à l'écran fait en réalité partie de l'horizon du premier traducteur, français, qui vit à Brest. Sandrick Le Maguer s'est intéressé à l'hébreu en découvrant le Midrash, dont il a pensé que l'étude pourrait enrichir l'analyse des textes sacrés qui sont devenus pour les chrétiens l'Évangile. Mais ce n'est pas tant l'aspect religieux de ces commentaires qui l'a interpellé que leur fonctionnement, qui fait fi de la chronologie, voire de la logique, et utilise à plein les

ressources polysémiques de la langue hébraïque et les jeux de mots qui en découlent.

Chaque traducteur expose ainsi en une dizaine de minutes son travail, sa découverte de l'hébreu, la façon dont la traduction le fait réfléchir sur sa propre langue. On découvre avec Angel Sáez-Badillos l'importance des « arrière-plans » de l'hébreu : les poètes andalous du Moyen Âge ont été influencés par la culture arabe, au point d'utiliser des mots hébreux non pas dans leur sens biblique, mais dans une acception venue de l'arabe, à cette époque langue véhiculaire, entre autres, de la philosophie grecque. Le yiddish a lui aussi, plus tard, influencé et enrichi l'hébreu et contribué à le désacraliser. Yehuda Amichai, un poète du vingtième siècle (traduit par Manuel Forcano), a participé à l'évolution de l'hébreu en utilisant le vers libre, en mêlant éléments de langue parlée et phrases liturgiques détournées de leur sens originel. Comme le dit Chana Bloch, l'hébreu est une langue à strates, véritable feuilleté (« multi-layered ») dont la richesse décuple parfois les difficultés du traducteur. L'interpénétration entre les langues et les cultures se poursuit encore de nos jours ; selon Ala Hlehel, l'arabe littéraire contemporain souffre de son éloignement avec la langue parlée, mais son travail de traducteur de l'hébreu influence son écriture en arabe jusqu'à lui faire envisager d'écrire un roman en langue parlée.

Pour autant, l'hébreu ne livre pas facilement ses ressources. Anna Linda Callow parle de la difficulté de rendre compte de l'hébreu ; il lui faut parfois malmener l'italien pour rester au plus proche de l'original, voire inclure des mots hébreux dans la langue de traduction, tant les références au sein du texte original sont multiples et subtiles. Sivan Beskin et Rosie Pinhas-Delpuech évoquent le contraste, en particulier phonétique, entre l'hébreu et leur langue de travail (respectivement le russe et le français), qui fait à la fois la difficulté et la richesse de la traduction. Ala Hlehel abonde en ce sens en décrivant le nécessaire allègement, bien connu des traducteurs, qu'il lui faut opérer sur la langue arabe classique, lourde de traditions et de contraintes syntaxiques, pour rendre quelque chose de l'hébreu « ascétique » de l'original. Non sans humour, il décrit les violences presque meurtrières qu'il doit faire subir à la langue arabe, celle du Coran, de ses ancêtres, pour restituer les beautés d'une langue qui est pourtant aussi pour lui, Arabe vivant en Israël, celle de l'occupant.

On navigue dans ce film entre dix langues ; outre l'hébreu des intermèdes lus qui ponctuent les interventions des traducteurs, on entend du français, de l'espagnol, du yiddish, de l'italien, du russe, du

catalan, de l'anglais, de l'allemand et de l'arabe. La diversité de ces langues (déllice pour l'oreille) ne fait que renforcer l'impression d'unité qui se dégage des propos des traducteurs, car chacun à sa manière, ils disent des choses qui vont dans le même sens, comme dans ce passage du Midrash lu dans le film qui évoque l'interprétation des rêves : un rêveur consulte plusieurs spécialistes, qui ont chacun leur interprétation de son rêve – au final, toutes sont vraies.

La plupart des traducteurs semblent à la fois épouser intimement la langue dans laquelle ils traduisent et faire confluencer en eux différentes influences, qui ne sont pas toujours uniquement celles de la langue-source et de la langue-cible ; Angel Sáez-Badillos, espagnol, travaille à Boston, Yitshok Niborski (traducteur en yiddish) en banlieue parisienne, Sivan Beskin (Lituanienne traduisant en russe) à Tel-Aviv. Ce qui n'est pas tout à fait sans poser quelques problèmes : Anne Birkenhauer, traductrice allemande vivant à Jérusalem (ce qui, elle le souligne, est commode pour entrer en relation avec les auteurs qu'elle traduit et percevoir la réalité de leur quotidien), explique qu'elle est retournée vivre un mois en Allemagne pour se familiariser avec l'allemand parlé par les jeunes issus de l'immigration, de façon à rendre le ton de l'original. Elle décrit avec beaucoup de justesse cette espèce d'envol du traducteur, le moment où il cesse de traduire pour écrire directement dans sa langue ce qu'il lit dans une autre, où « la membrane disparaît ».

Et l'image dans tout cela ? Que nous donne à voir un film qui aborde un sujet *a priori* si peu visuel ? Le parti pris est de montrer les traducteurs (avec leur regard, leur sourire, leurs gestes), leur lieu de travail et ce qu'ils voient de leur fenêtre ; que voient-ils donc ? Le ciel, parfois la mer, des palmiers, généralement des bâtiments, des antennes, des câbles... Certains semblent fondus dans une métropole hérissée d'immeubles, d'autres un peu plus cachés, dans un quartier de belles demeures calmes, parfois avec jardin. La récurrence des vues par la fenêtre fait écho à l'un des textes hébreux qui est lu : « Que voit Dieu par la fenêtre ? » Dieu visite-t-il les traducteurs, comme dans la légende de la Septante ? Les traducteurs ne sont-ils pas, comme les écrivains, des démiurges, des créateurs d'univers ? Et surtout, comme le dit Nurith Aviv elle-même, le livre n'est-il pas en lui-même une fenêtre sur le monde ?

Ces vues qui pourraient sembler banales révèlent néanmoins quelque chose de la personnalité de chaque traducteur. Ainsi ces images de figues mûries au soleil de Californie fournissent-elles un

délicieux contrepoint aux propos de Chana Bloch sur la « saveur » de l'original, qu'il ne faut pas « diluer ».

En effet, quelle que soit la nature du texte, poésie, théâtre, exégèse, les traducteurs ont une perception très sensorielle et passionnée de leur travail ; Anna Linda Callow parle du « noyau dur » de la langue hébraïque et de son « amour dangereux » pour celle-ci, Rosie Pinhas-Delpuech a des paroles admirables sur le contraste entre l'hébreu « nomade et rocailleux » et le français « sédentaire et chatoyant », et jusque dans ses expressions et ses gestes, on perçoit ces deux pôles et la tension entre eux. Dans ce film, « on vit toujours en poésie », pour reprendre les termes de Manuel Forcano – poète lui-même, qui s'abreuve à la source des poètes qu'il traduit lorsque sa propre inspiration se tarit –, parce que les images et les paroles se complètent, parce que l'on s'adresse à notre intellect autant qu'à nos émotions et sensations, parce que les échos, les passerelles et les interprétations sont multiples et fascinants.

Le film se termine sur une mosaïque de fenêtres, toutes celles que l'on a vues jusque-là, et de citations, elles aussi entendues à divers moments du documentaire ; la toute dernière est « J'ai fait un rêve ». Et après cette plongée dans l'univers des traducteurs, on est effectivement tout étonné d'en sortir, de sentir que toutes ces splendeurs entraperçues, ces pensées qui se répondent et se fécondent entre elles, sont déjà en train de perdre de leur netteté, comme ces rêves dont les détails nous fuient trop vite au réveil. Rosie Pinhas-Delpuech, évoquant ses premiers contacts avec la langue hébraïque, dit qu'elle lui était à la fois étrangère et familière, « comme dans un rêve ». Étant traductrice mais ne connaissant pas l'hébreu, j'ai eu une sensation similaire : j'étais dans mon élément bien qu'on me parle d'une inconnue. Pour autant, il n'est pas besoin de connaître l'hébreu ni d'être traducteur pour apprécier ce film.

Traduire, c'est peut-être de l'ordre du miracle ou du rêve, mais c'est surtout des hommes et des femmes (remarquons que la parité est ici scrupuleusement respectée) qui œuvrent pour la vie des langues et le dialogue entre les cultures. Chacun à sa manière, tous les traducteurs du film le disent, quel que soit leur rapport avec la langue et la culture hébraïques. L'hébreu se nourrit des autres langues au fil de son histoire ; il en enrichit également d'autres, et cette interpénétration existe également dans la pensée elle-même – le très catholique Catalan Manuel Forcano ne s'est-il pas, de son propre aveu, laïcisé au contact d'un poète juif israélien ? Les poèmes

de la Lituanienne Lea Goldberg (évoqués par Sivan Beskin) ne résonnent-ils pas dans le cœur des Israéliens comme si cette « terre aux sept jours de printemps par an » était la leur ?

Traduire, c'est le va-et-vient – certains, comme le préconise Yitshok Niborski, poussent la logique jusqu'au bout et traduisent dans les deux sens. C'est trouver chez d'autres quelque chose pour soi, mais ne pas s'en tenir là. On s'isole (songeons à Pharos), mais de cet isolement jaillit le partage, on se retranche (dans l'ombre ou derrière la croisée) pour mieux se redéployer et ouvrir des perspectives à autrui. Et nous, au sortir de la salle obscure qui nous a un temps exilés hors du monde, n'avons-nous pas envie, besoin même, de faire partager ce que le film nous a apporté ?

LA LANGUE APPARTIENT À QUI LA PARLE ET L'ÉCRIT

EMMANUÈLE SANDRON

À l'occasion de la sortie en salle du film *Traduire* de Nurith Aviv paraît un très intéressant coffret de trois DVD (éditions Montparnasse) qui donne à voir *in extenso* la trilogie que la réalisatrice a consacrée à l'hébreu sous ses aspects poétique, politique, religieux et profane et à ses rapports avec les autres langues. Les deux premiers panneaux de ce triptyque sont *D'une langue à l'autre* et *Langue sacrée, langue parlée*. Cet ensemble déjà très riche est complété par la captation d'une intervention dense et émouvante d'Hélène Cixous lors d'une conférence au Jeu de paume, le film *Vaters Land / Perte*, où des intellectuels allemands expliquent comment ils ont enjambé le vide de l'oubli pour découvrir ce qu'avaient fait leurs aînés pendant la Seconde Guerre mondiale, et un documentaire étonnant, *L'Alphabet*, de Bruly Bouabré, lauréat du prix Édouard Glissant 2009. Et comme toute l'entreprise repose sur une dynamique de la transformation, du miroir, du passage, du dialogue – entre les langues, par-delà les frontières, parmi les hommes –, tous ces sons et toutes ces images renvoient à un support papier, petit recueil de certains textes de divers intervenants dans leur langue (hébreu, russe, allemand, arabe, italien, etc.) et dans leur traduction française. Ouf ! Quel projet ! Babel, ou l'être-au-monde de l'homme comme sujet parlant, tient désormais en 955 centimètres cubes dans une bibliothèque.

D'UNE LANGUE À L'AUTRE

Le film par lequel commence le triptyque donne voix à huit personnes d'origines diverses pour leur faire évoquer les rapports qu'elles entretiennent avec leur langue maternelle, celle qui coule « comme le lait maternel » (Agi Mishol), l'hébreu. Chaque fois, c'est un roman individuel, familial et collectif qui nous est raconté, tantôt digne et beau, tantôt poignant et attachant.

Meir Wieseltier, poète né en Russie, passé par la Pologne, puis l'Allemagne, arrive à Haïfa à huit ans. Il « assassine » délibérément

la langue russe car elle menaçait son écriture. Et pourtant, dans sa poésie, il retrouve, ébahi, les rythmes de Pouchkine et de Lermontov qu'à l'âge de quatre ans il récitait par cœur, debout sur une chaise, en Russie, pour épater la galerie.

Agi Mishol, arrivée en Israël de Hongrie à l'âge de quatre ans, en 1950, explique qu'il y avait une hiérarchie. Le pire, à l'époque, était de parler yiddish. Puis venaient le roumain et le hongrois. L'allemand restait, malgré tout, la langue de la culture. « Mais l'important était d'être comme tout le monde et de parler hébreu. »

Haïm Uliel, musicien dont les parents sont arrivés du Maroc en Israël dans les années cinquante, dit, lui, avoir appris à se taire, car il avait honte de parler marocain. Puis, avec les années, vient la musique. Après un passage par l'anglais, il se rend compte que chanter en marocain, « c'est sexy ». On observe d'ailleurs que, si les arrivants de la première génération ont cherché à s'assimiler avant tout, les enfants de la deuxième vivent le contact de la langue de leurs origines avec l'hébreu comme « un point aveugle, une zone d'oubli, une zone abandonnée », pour reprendre les termes employés par l'étonnante Haviva Pedaya, chercheur et poète dont le père est irakien et la mère syrienne, et qui navigue sans cesse entre son hébraïté et son arabité.

Témoignage encore différent et tout aussi saisissant, celui de Salman Masalha, poète né en 1953 en Galilée. Après le sentiment d'aliénation qu'il a ressenti quand il a été obligé d'apprendre l'hébreu, il s'est rendu compte qu'il avait acquis la langue, qu'elle était devenue « sa propriété » : « L'hébreu n'appartient plus aux Juifs. L'hébreu appartient à quiconque le parle et à quiconque l'écrit. » Aharon Appelfeld, Amal Murkus, Evguenia Dodina et Daniel Epstein donnent aussi un témoignage d'une belle singularité.

Un des intérêts de ce projet est de tendre le micro à des hommes et des femmes d'horizons très éloignés les uns des autres et d'évoquer pour le spectateur la diversité de ce qui constitue aujourd'hui la population israélienne. Mais, comme le dit Édouard Glissant lors de la cérémonie de remise du prix qui porte son nom au documentaire *L'Alphabet*, de Bruly Bouabré, « [ces personnes] venues d'endroits complètement différents nous ont raconté des histoires complètement différentes, mais elles nous racontaient toutes la même histoire ». En effet, chaque fois, c'est cela que Nurith Aviv a enregistré : la difficulté d'être soi en tuant sa langue maternelle, en la

refoulant, en l'assassinant, et en mettant à la place « le gravier » de l'hébreu (Aharon Appelfeld.). Paradoxalement, ces huit figures, en disant la perte d'une part fondamentale de qui elles étaient, disent combien elles sont devenues elles-mêmes dans le dialogue constant avec la langue de l'autre. « Les paysages entre les épisodes sont les paysages du monde », a dit aussi Édouard Glissant, désireux de souligner la dimension profondément humaine de l'expérience et de montrer à quel point la façon dont ont évolué les personnes interrogées reflète l'évolution « de la problématique des langues dans le monde et non pas dans un endroit ».

VATERS LAND

Ce film d'une demi-heure seulement (on l'aurait voulu beaucoup plus long) s'ouvre sur un témoignage choc d'Hannah Arendt que j'aimerais pouvoir citer dans sa totalité : « Nous savions qu'une majorité d'Allemands soutenait Hitler. Notre problème personnel, ce n'était pas tant nos ennemis que nos amis. [...] Nous étions confrontés à un abandon soudain : comme si un vide se faisait. [...] Et j'ai constaté que cet abandon était davantage la règle chez les intellectuels [...]. » L'objectif de Nurith Aviv, dans ce documentaire, c'est d'évoquer avec des amis en Allemagne le vide, la perte, l'idéal. Elle y parvient d'une façon vertigineuse.

Quatre intellectuels – Gustav Obermair, Claus D. Rath, Jutta Prasse et Hanns Zischler – disent pour elle et pour nous le silence dans lequel ils ont grandi et étudié, après la guerre, et expliquent comment ils ont cherché à savoir, à comprendre, ne trouvant nulle part de réponses à leurs questions lancinantes. Quand Gustav Obermair commence ses études de physique, de sociologie et de philosophie, en 1952, personne ne parle de l'interpénétration intellectuelle qui a été à l'origine de l'essor scientifique, notamment en physique, de 1918 à 1933, ni du vide qui a suivi. Les professeurs refusent de parler, les coupables se taisent, et les rares survivants des camps aussi. Au début des années soixante, les jeunes de vingt-trente ans commencent enfin à « fouiller les gravats de 1945 ». Gustav Obermair, lui, part enseigner aux États-Unis en 1967, et c'est là qu'il apprend, parmi ses collègues et amis juifs, ce qui s'est réellement passé pendant la guerre en Allemagne. À son retour au pays en 1970, il a « hélas constaté que les morceaux avaient été recollés, mais que le vide était resté ».

Claus D. Rath évoque pour sa part l'absence de « pères symboliques sur lesquels on aurait pu se fonder », quand, pour

beaucoup d'enfants, le père était mort, porté disparu ou prisonnier de guerre, humilié. Dans les années soixante et soixante-dix, ces enfants sans père ont découvert Freud, Kafka, Benjamin, puis Adorno, Horkheimer et Marcuse, qui rentraient d'exil. « La psychanalyse de Sigmund Freud nous a transmis que notre propre désir est toujours relié au désir d'un autre, qui fait autorité, et que cela peut générer des phénomènes de fascination et de soumission. » Marcher vers le passé a ouvert de nouvelles voies pour l'avenir.

Jutta Prasse, ensuite, parle d'une façon très riche de la façon dont « la patrie » (elle ne dit pas « le nazisme ») « a causé un tort terrifiant » à l'allemand. Le mot « sol » fait encore tant frémir que certains Allemands hésitent à faire l'acquisition d'un terrain ou à devenir riche (« reich »)...

Enfin, Hanns Zischler, élevé en milieu protestant, explique que, durant toute son enfance et son adolescence, il a ignoré jusqu'à l'existence d'une culture juive en Allemagne avant la guerre. On parlait certes des crimes nazis et du génocide des Juifs, mais on l'enseignait comme quelque chose de très lointain, qui ne se rattachait en rien au présent. Il a fallu qu'il quitte la Bavière et qu'il aille étudier à Berlin, à la fin des années soixante, pour rencontrer des hommes qui lui ont parlé du judaïsme : Peter Szondi, Jakob Taubes, Jacques Derrida, Celan. Et Walter Benjamin, et plus encore sa cousine Gertrud Kolmar, poétesse méconnue, qui a évoqué ce que c'était que d'être juif à Berlin pendant la guerre.

Dans ce film comme dans tous les autres, chaque prise de parole est d'une richesse et d'une densité rares.

LANGUE SACRÉE, LANGUE PARLÉE

Pour moi, *Langue sacrée, langue parlée* est un film tout entier sous-tendu par la prestation à couper le souffle d'intensité, de mystère et de beauté de Victoria Hanna récitant et chantant *Le livre de la création*, ancien traité hébraïque de mystique : « Vingt-deux lettres / gravées par la voix / taillées par le souffle / fixées dans la bouche / en cinq endroits / gorge / palais, langue / dents / lèvres / Vingt-deux lettres / liées à Sa langue / dévoilent Son secret [...] »

Dans l'introduction, Nurith Aviv rappelle que les premiers sionistes voulaient « faire du rêve religieux du retour à Sion une réalité politique moderne, faire de la langue sacrée une langue parlée ». Et, en effet, les écrivains qu'elle interroge ensuite parlent de l'hébreu avec un étonnant mélange de dévotion et d'absence totale de respect. Dans l'enfance de

Haïm Gouri, on emportait une couverture et la Bible quand on partait en excursion, car la Bible était un livre... de géographie. Même légèreté apparente chez Michal Govrin, qui s'assied sur le Talmud pour être à la bonne hauteur face à son piano, mais qui, devenue écrivain, écrira un livre inspiré du Talmud et de sa forme : le journal de voyage à Rio en son centre, les commentaires, les associations d'idées, les souvenirs d'enfance dans la marge. Peu importe que les femmes aient été exclues du Talmud – ou justement –, elle l'empoigne à bras-le-corps avec une joie sensuelle qui fait plaisir à voir.

Ronit Matalon parle des traductions anciennes qui ont bercé son enfance, écrites dans un hébreu qui n'avait pas atteint la souplesse de l'hébreu actuel, par des traducteurs formés par l'étude des textes sacrés. « Ces traductions ont fait de la langue sacrée une langue parlée, une langue usuelle. » Bel hommage rendu aux traducteurs ! À la fin de son témoignage, cet écrivain fait aussi une magnifique déclaration d'amour à l'hébreu : « La joie de l'hébreu [...] est évidente pour qui aime cette langue. C'est le droit, la responsabilité, la liberté de prendre selon ses besoins, sans souci du niveau de langue. » *Le droit, la responsabilité, la liberté...* Une fois encore, le spectateur a l'impression d'entendre parler non pas seulement de langue, mais de religion, d'identité, d'histoire, de psychologie, d'esthétique, d'art... et de ce que c'est que d'être au monde.

Il y aurait tant d'autres témoignages encore à citer... Tenez, Roy Greenwald, par exemple, pour qui « l'hébreu représente la parole de Dieu, et le yiddish, la parole de ses petits Juifs, les fidèles ». Étonnamment, il trouve l'hébreu un peu boiteux, car il a perdu de sa puissance, que le yiddish a conservée. Ainsi le mot « bitakhon », qui veut dire « sécurité » en hébreu actuel et qui évoque la défense de l'État, quand le mot yiddish « bitokhn » signifie « confiance » et exprime la confiance en Dieu. Mais ce ne serait pas rendre justice à ce coffret si je terminais sur ce mot, Dieu, pourtant omniprésent tout au long. Allez, je vais donner le mot de la fin à Etgar Keret, qui décrit l'hébreu comme une langue « congelée deux mille ans puis décongelée », pour laquelle il a fallu puiser des mots dans d'autres langues, inventer des termes d'argot, dans une tension constante entre la langue biblique ou talmudique et la langue rugueuse de la rue. L'hébreu, dit-il, c'est « une langue qui pose des questions plutôt qu'une langue qui guérit et qui unit ». Oui, en effet, des questions, les personnalités interrogées dans ce coffret en posent une belle flopée. Elles apportent aussi des tentatives de réponses, personnelles,

imparfaites, bancales, mais animées par un souffle vital extraordinaire. Un mot, pour conclure, sur la beauté des images, des visages, des bibliothèques (oui)... et de cette langue, l'hébreu, qu'on se prend soudain à avoir envie d'apprendre.

Traduire, film documentaire de Nurith Aviv, 2011, 70'
Coffret DVD Nurith Aviv (3 disques) – 2002-2011, 3h54, éditions
Montparnasse

MÉMOIRE
DE LA
TRADUCTION
À L'IMEC